



Nous étions partis à trois, André, Guy et moi. André et Guy étaient mes meilleurs camarades, deux garçons longs comme un jour sans pain, aux jambes interminables, riant toujours et contents de tout.

Quand nous étions arrivés à Blida, dans la cohue habituelle des dimanches d'hiver, nous avons pu voir que la neige descendait bien plus bas que les Glaciers, plus bas que le grand mur qui fait une tache blanche en forme de « V » dans le flanc de la montagne.

« Chic » avait dit André, « quelle journée, on va pouvoir skier pour redescendre ».

Et ils étaient partis tous les deux, en se disputant comme d'habitude, vers la sortie de la gare. Moi, j'avais suivi.

Dehors, la route qui traverse Blida était grise malgré le soleil, mais nous n'y pensions guère ; les yeux fixés sur les sommets où brillait la neige, nous avançons tous les trois à grands pas, dans le froid sec qui nous gelait les joues et nous faisait cligner des paupières. Nous étions même si préoccupés par cette neige que nous avons même failli oublier d'acheter les petits pâtés à la charcuterie, et pourtant ils étaient fameux ces petits pâtés. Heureusement, nous n'étions pas trop loin du magasin quand j'y ai pensé. En sortant je les ai mis dans la poche de ma veste de ski, ils étaient tout chaud et en baissant la tête je pouvais sentir leur bonne odeur. Guy me regardait avec beaucoup d'affection depuis que j'étais ainsi chargé.

A bonne allure nous avons parcouru la moitié de la montée. Quand nous avons atteint la neige le silence de la montagne s'est brusquement peuplé des mille bruits de la neige qui fond et du petit claquement doux des gouttes tombant des arbres. Sous nos grosses semelles, la neige se tassait en crissant. Il avait fallu ralentir la marche, ça nous donnait le temps de regarder le paysage, la plaine et les champs bien dessinés, la grande route qui les traversait, grise et luisante comme une rivière, les montagnes brumeuses au loin. C'était magnifique.

Nous avons enfin atteint le village, et sans nous arrêter, nous avons filé droit vers les pistes de ski par la petite route encadrée d'arbres hauts et touffus qui s'égouttaient sur nous au passage.

Au Ski-Club, la piste était encombrée de gens. Nous avons poussé plus loin et nous sommes arrivés à la colline. Je dis « la colline », parce qu'elle était unique : une neige intacte, en cristaux scintillants qui formaient un magnifique tapis blanc. Nous avons mis nos skis et skié pendant une heure environ, tombant, nous relevant, criant et riant comme des fous. André recommençait dix fois de suite un « Christiana » sans le réussir, et Guy avait une préférence marquée pour un buisson qui le recevait chaque fois au bout de la descente.

Au bout d'une heure, j'en ai eu assez, j'ai planté mes skis au haut de la colline et je suis parti dans le ravin où les bouquets de buis faisaient des taches sombres. A un endroit où la neige était déjà fondue, de petites marguerites jaunes poussaient. Plus loin, j'ai découvert des traces de pattes d'oiseaux, comme ça, quatre petites griffes profondément enfoncées dans la neige, que j'ai suivies pendant un moment. Elles m'ont mené à un buisson que j'ai fouillé pour y chercher un nid ou d'autres traces, mais il n'y avait rien. Les petites pattes s'arrêtaient là, brusquement comme si la terre, ou plutôt la neige, les avait avalées. Déçu, je suis reparti vers la colline. André et Guy étaient invisibles. Les trois paires de skis se découpaient sur le bleu du ciel et le long des flancs de la colline, nos skis avaient marqué de belles lignes parallèles.

J'étais arrêté, regardant tout cela et content jusqu'au fond du cœur quand André m'a appelé.

Espèce de flemard, qu'est-ce que tu fais là, tu ferais mieux de nous aider à trouver du bois.

Il arrivait suivi de Guy, les bras chargés de bridilles et de petites branches. On a eu un mal fou à faire prendre le feu parce que le bois était humide. Il donnait une épaisse fumée âcre qui nous faisait tousser. Finalement une flamme s'est élevée et d'un seul coup la fumée s'est dissipée. Il ne restait plus qu'un petit filet à peu près incolore dont l'ombre se tortillait sur la neige. Nous avons alors pu faire griller les beefsteaks que nous avons emportés, au bout de longues baguettes de bois vert, tout en mangeant nos petits pâtés. La graisse formait des bulles en crépitant à la surface de la viande avant de se former en gouttelettes que nous cueillions du bout des doigts pour les sucer. A un certain moment, André a fait tomber sa viande dans le feu et il s'est brûlé pour la rattraper, il a grogné et ça nous a fait rire ; un peu après c'est Guy qui a fait tomber sa viande, et puis après moi ; les baguettes de bois vert séchaient rapidement à la flamme, et quand elles étaient sèches elles se cas-

saient sous le poids de la viande.

Après déjeuner, je me suis étendu dans la neige, appuyé à mon sac de montagne. Des corbeaux passaient en coassant dans le ciel, par groupes de trois ou quatre qui tournoyaient un moment avant de filer, tombant comme des pierres vers le fond de la vallée où ils avaient dû apercevoir une proie. De nouveau, le petit bruit de la neige qui fond s'était installé dans le silence. Le soleil brûlait mon visage, j'ai du finir par m'endormir. Quand j'ai rouvert les yeux, André et Guy bouclaient leurs sacs et il fallait partir.

Au village Guy a rencontré des amis et il est resté avec eux pour descendre en auto, plus tard, André et moi sommes descendus en skis. Au fond, c'était ce que nous attendions depuis le matin, cette descente en skis. Au départ, nous étions raidis par le froid et je suis

tombé deux fois. Après ça allait mieux. Les sous-bois étaient plus sombres, les arbres aux feuilles rouges s'étaient ternis, mais la neige n'en était que plus blanche. Sous nos skis, elle faisait un bruit de soie déchirée. Devant moi, André descendait sans heurts, avec souplesse.

Nous avons skié le plus loin possible dans la descente, à la fin la neige n'était plus que par petites plaques et nous avons dû continuer à pieds, dans la terre humide qui s'enfonçait sous nos pas.

Le jour tombait de plus en plus rapidement. Tout le fond de la vallée était couvert d'une brume légère que perçait les premières lumières de la petite ville. En passant près d'un village arabe, un petit gosse nous a offert des fleurs et nous lui avons donné ce qui nous restait de galette.

En arrivant à Blida, il faisait complètement nuit. Nous sommes allés au café et avons bu un bon grog et parlé en attendant Guy et l'heure du départ du train. Dehors, les gens passaient en se promenant dans la rue. A l'intérieur du café, il faisait très chaud et la lumière était vive. Je sentais que j'avais attrapé un magnifique coup de soleil, j'étais fatigué et heureux, et en voyant le visage enluminé d'André, ses gestes mous, je savais que lui aussi était fatigué et heureux.

C'était sans doute un dimanche comme tous les autres dimanches à Chréa, et je ne sais pas pourquoi, j'y pense avec tant de plaisir et me disant chaque fois : « c'était épatant ».

L. NUNNE.

POUR CEUX QUI AIMENT LA MER

Les Petits Bâtiments de Combat



I LES AVISOS

LES avisos, que l'on pourrait encore appeler canonnières ou encore bâtiments de patrouilles, constituent un type de bâtiments peu rapides — leur vitesse ne dépasse en général pas 20 nœuds — d'un déplacement moyen, 600 à 2.000 tonnes, d'une longueur de 60 et 100 mètres, large au plus de 8 à 10 mètres et de faible tirant d'eau (3 mètres).

Ils désignent dans notre marine différents bâtiments qui ont des caractéristiques propres et dont les usages sont multiples et variés : service aux colonies, mouillage et dragage des mines, ravitaillement des hydravions, escorte de convois, patrouilles, surveillance des côtes.

Les bateaux correspondant, ou à peu près, aux nôtres, ont au contraire dans la marine anglaise, des noms propres ; ils s'appellent « sloops », qui correspondent à nos avisos coloniaux, « corvettes » qui ont leur équivalent chez nous dans certains de nos avisos de première classe « frigates », « minesweepers », « minelayers » (dragueurs et mouilleurs de mines).

Ces bateaux sont armés de 2 à 4 pièces de 100 mm en général, à double usage et de canons automatiques légers et mitrailleuses. Ils portent aussi des mines et des grenades sous-marines.

Les plus récents sont mus par des moteurs Diesel, les plus vieux par des machines à vapeur. Les uns et les autres ne développent guère plus de 1.000 à 5.000 CV.

Ils sont indispensables à toute marine bien organisée ; ils sont robustes, maniables et ont un « train de vie » économique dû à leur faible vitesse.

Nous en possédions au début de la guerre environ 70 dont deux magnifiques séries, l'une de dix avisos coloniaux à l'allure de croiseurs, sauf sous le rapport de la vitesse et vingt-cinq avisos dragueurs dont nous aurons peut-être l'occasion de vous parler plus en détail.

(à suivre)

Jacques MARIN.